

1

KSENIA

17 Juillet 1989, Léninegrad

Encore une de ces soirées, encore cette longue tablée, ces bouteilles de vodka frelatée qui surgissent de sacs en plastique, encore ces artistes brimés, incompris mais heureux et insouciantes. Encore Volodia qui entraîne Ksénia, grand frère protecteur de cette petite française, tombée avec un groupe de touristes il y a 5 ans et qui vit sous le charme soviétique d'un Léninegrad décadent et décalé.

Ksénia est posée là, reine de ce bout de table, au cinquième étage tout vitré de cet atelier communautaire à deux pas de la grande maison*, comme une poussière sur un viseur de mitrailleuse.

Elle est venue avec Jean-Denis, cette fois, pour un long mois d'été dans sa ville d'adoption. Simion dessine pour elle une robe de mariée, décorateur au théâtre Maly, il aime cette jeune femme qui lui demande une toilette traditionnelle de danseuse russe : bottes rouges en cuir souple, sarafane* blanc brodé de coquelicots et surtout ce kokochnik* porté par toutes les princesses des contes de son enfance. Il dessine à grands traits colorés ce qu'il imagine pour elle quand elle dira oui à

* voir lexique en fin de livre

Jean-Denis, là-bas, à Paris.

Ksénia s'esclaffe, l'œil brillant d'un peu trop de cette « petite eau »* qui brûle la gorge et enflamme les rêves.

C'est juillet et la nuit tarde à tomber. Elle savoure ces mots dans une langue qu'elle ne comprend pas, elle se sent chez elle, parmi les siens, sans savoir vraiment pourquoi. Elle entend Jean-Denis, qui de son anglais bancal, raconte sa Bretagne natale à un peintre éméché qui dodeline et sourit en mastiquant un morceau de saucisson au poivre. L'air sent le lilas et le tabac brun, un type en retrait joue « A Whiter Shade of Pale » sur une guitare cabossée, et tout le monde de fredonner cette musique de l'Ouest qui filtre à peine depuis 10 ans.

Ksénia est heureuse, cette demande en mariage dépasse ses espérances, c'est une promesse d'amour d'un homme qui, depuis 7 ans, partage sa vie en pointillés ; il oscille dans ses désirs charnels et vient de poser ses valises sur les rives de l'hétérosexualité.

La soirée se prolonge, certains quittent la table, d'autres prennent leur place et apportent de nouvelles munitions. Les plus riches déposent poissons fumés et vodka étiquetée, les autres un paquet de gaufrettes, un flacon de samagon* ou simplement du pain noir et un morceau de lard. Ce ballet fascine Ksénia. Léninegrad underground lui fait penser aux années trente à Paris, à cette effervescence des nuits rive gauche entre Hemingway et Fitzgerald et elle se sent comme chez une Gertrude Stein version russe. Les hommes s'embrassent, se tiennent par l'épaule, touchent ceux à qui ils parlent ; comme une chaleur, une tendresse qui chasse la dure réalité de ce monde en noir et gris.

Le guitariste s'égare et ses doigts frappent des accents tsiganes, aux reflets de pogroms, de plaines blanches et de fuite en avant ; comme une mélodie grinçante envahit l'atelier, les

yeux se mouillent en coin et Youlia se met à danser entre ivresse, lascivité et ridicule.

Le téléphone sonne toutes les cinq minutes et celui qui est le plus près de l'entrée décroche et hurle un nom. Dans l'assemblée, il y a toujours un Liocha ou un Serioja qui se lève, met la main sur le combiné et réclame le silence pour parler à sa femme qui le croit en pleine création artistique. Le silence n'est jamais obtenu et la conversation tourne court et s'achève invariablement par un juron. N'empêche que, mine de rien, le Liocha ou Serioja en question s'approche de la sortie et ne tarde pas à fausser compagnie pour rentrer chez lui où l'attendent cris et lit interdit pour la nuit.

Cette fois, il fait noir. Ksénia se penche à la fenêtre, l'air frais lui fait du bien. Volodia la rejoint, deux petits verres à la main :
- A notre amitié, à notre rencontre, à ton bonheur !

Il passe son bras autour de son épaule, elle se repose un instant contre lui.

24 Décembre 1984, Olguino, Léninegrad

L'avion se pose sur la piste glacée, tous les passagers applaudissent. Ksénia regarde par le hublot et ne voit rien.

Une neige mouillée l'accueille sur la passerelle, et en bas des militaires bleu-gris au garde à vous avec chapka étoilée. Un vieux bus jaune, un hall mal éclairé et des guérites de douane dignes d'un film d'espionnage. Ksénia regarde avec un bonheur inquiet les fresques monumentales de l'aéroport, elle suit, un peu en retrait, le groupe de fonctionnaires des Mutuelles du Mans dont Jean-Denis fait partie. Leurs commentaires l'énervent, ils n'avaient qu'à rester chez eux ces petits roquets français. Elle ralentit encore l'allure et se dissocie d'eux, tant que faire se peut.

Son premier amour pour les Russes s'appelle Lara. Elle est là qui les attend de l'autre côté de la frontière, une toque sombre à la main, elle porte un manteau d'astrakan noir et un foulard brun. Elle sourit, et c'est comme une multitude de petites rides au coin de ses yeux bleus qui éclatent. Elle est belle, tout simplement.

Elle explique, dans un français livresque à l'accent teinté des steppes de l'Oural que le car qui doit les emmener à leur hôtel a été retardé par un souci technique et que, exceptionnellement, le buffet de l'aéroport a ré-ouvert pour les accueillir en cette soirée de réveillon.

Les passagers traversent quelques couloirs carrelés et se retrouvent dans une salle immense aux murs peints en bleu-madone.

Deux vieilles femmes aussi usées que leur tablier, un foulard blanc noué sur la nuque les attendent près d'un énorme samovar électrique et leur proposent un thé fumant dans des verres impossibles à tenir sans se brûler les doigts.

Derrière une vitre, trônent quelques butterbrot* au saucisson, saumon ou caviar rouge et quelques pirojkis* au chou ou aux champignons.

Les voyageurs se précipitent et, quand Ksénia arrive, il ne reste plus rien. La femme derrière le comptoir lui fait signe d'attendre et farfouille dans une armoire métallique d'où elle sort, triomphante, une boîte de sprats et trois tranches de pain noir.

Un festin !

Face à face, un peu fourbus mais ravis, Jean-Denis et Ksénia dégustent ces poissons fumés, trinquent avec leur thé et se souhaitent un joyeux Noël.

Après un trajet féérique, sur des routes bordées de congères, l'hôtel d'Olguino apparaît comme un navire de verre et de béton. Construction des années 70, il a l'austérité fonctionnelle

et la froideur bureaucratique. Un faible comité d'accueil attend le groupe, les clés sont distribuées dans un silence las.

Ksénia est aux aguets, elle enregistre tous les détails de ce monde soviétique dont son père communiste lui rebat les oreilles depuis son enfance.

Des murs orange, une vague odeur de chou et cette matrone qui les regarde, peu amène, derrière son petit bureau d'où elle a une vue imprenable sur les ascenseurs et les couloirs qui mènent aux chambres. Elle vérifie le numéro sur le porte-clés que tend Jean-Denis et indique d'un geste autoritaire la direction à prendre. Ksénia sent son regard dans son dos et marche vaguement inquiète jusqu'à la porte de leur chambre : pièce austère aux lits jumeaux et à la salle d'eau désuète. Un écriteau annonce que l'eau n'est pas potable, en effet, elle coule brune du robinet qui grince.

Jean-Denis ouvre les rideaux sur la forêt noire et blanche, au fond on aperçoit la surface scintillante du Golfe de Finlande.

Un coup frappé à la porte, Ksénia ouvre et se retrouve nez à nez avec la surveillante bourrue qui lui tend deux thés brûlants. Un hochement de tête et elle n'est déjà plus là.

Peu rassurée, Ksénia avance sur des skis derrière le guide ; il conduit la troupe entre les arbres et s'exprime dans un français impeccable. Arrivée la bonne dernière sur le lieu de rassemblement, elle n'a guère eu le temps, ni de digérer le copieux petit déjeuner servi dans cette salle gigantesque, ni de croiser le regard de cet homme encapuchonné dont elle ne voit que le dos engoncé dans une parka bleue.

Les deux heures lui semblent des siècles, ses cuisses tremblent de fatigue, ses chevilles se tordent dans des chaussures lacées à la hâte, son nez rougit sous les attaques d'un vent mordant... Enfin le retour au local, le guide les laisse se déchausser, et leur indique, avant de rejoindre leur chambre pour se changer, le rendez-vous suivant fixé à 11h30 dans le hall principal où

leur sera exposé le programme de la semaine.

Le groupe s'est agglutiné autour des deux guides qui énoncent le planning des visites : Ermitage, Musée russe, excursion à Novgorod : les grands classiques touristiques et donnent les horaires des différents services de l'hôtel et les renseignements pratiques comme quand, comment et où changer ses devises en roubles ou encore la marche à suivre pour téléphoner en France.

Ksénia retrouve la jolie femme de la veille : Lara. Par contre, elle ne reconnaît pas le guide du matin en cet homme aux yeux bleu acier, au sourire félin, au charme slave en un mot qui se présente :

« Volodia, votre professeur de ski et accompagnateur Intourist pour vous servir ! »

Ksénia ne le reconnaît pas mais sait déjà que cet homme lui plaît, pas comme un amant ou une aventure exotique ; non, plutôt comme un camarade, un passeport pour l'âme russe qu'elle sent couler en elle depuis ses tresses enroulées en couronnes qu'elle portait les jours d'école, depuis les Chœurs de l'Armée Rouge qu'elle écoutait religieusement, assise à l'ombre de son père, depuis sa naissance, bébé joufflu français au nom imprononçable : Ksénia.

Ce Volodia serait son ami, son Père Noël pour petite fille communiste, avec dans sa hotte, des soirées loin des cars touristiques, des rencontres dans des cuisines surchauffées d'appartements communautaires, des églises où les vieilles embrassent les icônes. La Russie de ses rêves et au-delà.

12 Avril 1986, Aubervilliers, Seine-Saint-Denis

Ksénia ne peut plus dormir, elle tourne et vire dans ce grand lit où Jean-Denis s'est recroquevillé à l'extrême bord ; il ronfle

légèrement.

La nuit a encore été rude. Elle s'est endormie frustrée et blessée par cet homme sans désir pour elle, cet homme écartelé entre amour hétéro et pulsions homosexuelles. Cet homme qui voudrait sans mentir lui faire l'amour, mais y arrive si rarement.

Elle effleure son épaule et pose le pied sur le parquet lustré de leur appartement. 6h20, il est trop tôt pour réveiller son monde. L'avion qui amène Volodia, pour la première fois à Paris est prévu à 11h40.

Elle est heureuse d'accueillir son ami, ici, chez eux et ce bonheur atténue un peu la tristesse de fond qui entache son quotidien.

Elle passe dans le salon transformé pour l'occasion en chambre d'ami, s'assied sur le canapé et vérifie que tout est en ordre pour recevoir son prince russe.

Il l'a tant baladée dans sa ville, lui a fait connaître tant de ses amis, a même poussé jusqu'à lui présenter sa mère ; ils ont tant ri et refait le monde des nuits durant ... qu'elle met un point d'honneur à lui ouvrir son Paris à elle.

Elle a rempli le frigidaire de clichés culinaires (foie gras, rosette de Lyon, camembert et autres fromages odorants ...). Elle a dégagé son emploi du temps pour des promenades à bâtons rompus dans les rues, pour des arrêts bistro terrasses, des pauses bancs publics aux Buttes Chaumont, des coups de rouge au pays de Bruant et des petits concerts dans les caves de Saint-Germain. Elle veut lui montrer le petit Paris qui joue du bandonéon loin des clinquants Champs Elysées.

Jean-Denis passe la tête dans l'embrasure du salon, s'étonne de la voir debout si tôt et lui propose un café au lit : sa spécialité ! Mais ce matin elle n'a pas envie de cette jolie habitude de café sous la couette et préfère la cuisine ; il se plie à sa volonté et les voilà assis comme un jour d'école.

Il dit qu'il est content que Volodia vienne enfin, qu'il ne l'a pas revu depuis leur première rencontre à Olguino. Il dit aussi qu'il a un peu peur de se sentir de trop.

Elle le rassure, même si elle sait que l'amitié qui s'est tissée au fil de ses voyages à Léninegrad va avoir du mal à s'élargir à des rencontres à trois.

Volodia est là, sonné par les couleurs, les panneaux publicitaires, l'ostentatoire des boutiques d'aéroport, l'opulence de la cafétéria. Jean-Denis lui demande ce qu'il veut boire ; il ne sait pas. Comme lui, un café, voilà, ce sera très bien.

Ksénia, volubile rayonne. Jean-Denis, gêné, officie. Volodia, lui, écarquille les yeux comme un enfant devant la vitrine de jouets des Galeries Lafayette. Il s'en remet à son hôtesse pour lui fournir le mode d'emploi, le code comportemental du touriste aguerri. Il reprend ses esprits, une fois dans l'appartement qui ressemble à son amie. Il y retrouve quelques repères : une matriochka posée sur l'étagère, le portrait d'Anna Akhmatova réalisé par Altmann qu'il lui a offert la dernière fois qu'elle est venue à Léninegrad... Il sort de sa valise une bouteille de vodka, une verrine de caviar rouge (le préféré de Ksénia), un 33 tours d'Akvarium* dédicacé, un samovar électrique, une lettre de Lara accrochée à un foulard coloré... et respire à nouveau, comme un peu en terrain connu.

Il s'approche de la fenêtre, Ksénia le rejoint, il l'enlace. Ils se taisent. Jean-Denis s'affaire en cuisine, il sait que ces deux-là ont besoin d'intimité alors il fait taire sa jalousie. Cette femme l'aime tant, il le sait. Elle est si patiente devant son dilemme, si présente et légère à la fois qu'elle a bien le droit, de temps en temps, de s'absenter, d'être happée par sa Russie. A chaque fois qu'elle y est partie, elle en est revenue changée, insensiblement, mais cette Ksénia qui se dessine avec de plus en plus de précision, il la pressentait et c'est celle-là qu'il

aimait déjà.

Au Virage Lepic, on boit, on chante... on mange aussi sur de grandes tables, sans chichis, dans l'atmosphère titi parisien, pas encore trop polluée par les touristes. Coude à coude, Ksénia et Volodia se laissent porter par la rengaine, Jean-Denis sourit ; il aime ces vieilles chansons de marchandes de quatre saisons.

On ne parle plus, on a dépassé les mots. On a déjà tant dit, montré, expliqué les us et coutumes, la petite histoire de la porte cochère, le prix du café au comptoir moins cher que celui en salle, la fièvre du samedi soir sur les boulevards... les pieds rêvent d'ôter leurs chaussures, encore un verre et on rentre.

Jean-Denis joue les chauffeurs de taxi filous et offre un *Paris by night* que Volodia ne voit pas. Sa rétine est pleine pour aujourd'hui, carte mémoire saturée. Les images dansent, se superposent. Ivresse. Il serre le sac de la Fnac, où Ksénia l'a entraîné, confiante dans le choc qu'il aurait en découvrant cette caverne d'Ali Baba pour soviétique interdit de musique de l'occident. Elle l'a déposé au milieu du rayon rock et, dans un sourire angélique, lui a demandé de choisir un album qu'elle lui offrirait. Il a défailli devant cette avalanche de titres et de groupes mythiques impossibles à se procurer à Léninegrad sauf de copies de copies sur bandes magnétiques bon marché. Vente sous le manteau de musiques capitalistes décadentes. Toutes ses idoles lui faisaient de l'œil sur leur pochette vinyle.

Ksénia s'amusait de le voir tourner en bourrique ; mais au bout du compte c'est lui qui l'a surprise en choisissant l'album de Procol Harum. « A Whiter Shade of Pale » était leur slow des nuits léninegradoises et ce clin d'œil, un arc-en-ciel entre leurs deux mondes.

Trois heures du matin. Ksénia se déshabille en silence, Jean-Denis s'est endormi, elle allume la veilleuse et lit enfin la lettre de Lara. La voix traverse l'obscurité et un vent de

nostalgie s'engouffre dans ses poumons.

Lara dit, dans des mots simples, l'hiver qui n'en finit pas, l'appartement si dur à chauffer avec son mauvais vitrage, le mari philosophe qui traîne trop de temps avachi sur le divan du salon, le bus qui ne passe plus au coin de la rue à cause des canalisations qui ont sauté, les collègues d'Intourist qui s'épient en permanence, leur amitié et l'attente de sa venue qui lui tiennent chaud, le bortsch* qui embue les carreaux, la vie qui glisse comme un traîneau...

Ksénia replie soigneusement le feuillet, le porte à ses narines, elle croit sentir « Moscou Rouge », le parfum de Lara et s'endort dans le sourire de son amie. Demain, elle lui écrira.

2 Juillet 1989, Entre Travemünde et Helsinki

Ksénia regarde le port de Travemünde devenir un point, loin derrière le sillage du ferry. Elle aime les voyages, la mer...

Alors, ne serait l'impatience d'arriver à Léninegrad, elle voudrait que ce périple s'éternise. L'horizon de ses trente ans se dégage, elle se sent un tantinet sereine : enfin !

Jean-Denis revient, portant élégamment, deux cafés, façon école hôtelière. Elle le regarde sinuer entre les transats du pont ; il est beau dans cette lumière du nord. Leur histoire chaotique semble virer vers des images-bonheur. Elle le sent encore si fragile dans ses étreintes qu'à chaque fois elle a peur de le brusquer. Il lui a dit que lorsqu'il serait prêt à lâcher le monde des hommes pour se consacrer à sa féminité, il la couvrirait de caresses jusqu'au bout de leur vie. Les doutes dans sa tête la lâchent parfois, dans des moments privilégiés comme aujourd'hui dans cette traversée du Golfe de Finlande.

Deux jours avant leur départ, l'agence immobilière a appelé pour annoncer que les propriétaires avaient accepté leur